

«Dans cette guerre, il n'y a plus de place pour les observateurs»

Arrivé à Jérusalem peu avant le début de la deuxième Intifada, Luis Lema a couvert le conflit israélo-palestinien pendant deux ans pour le compte du «Temps». Une expérience forte qu'il commente dans «Couvrir le désastre, un regard sur l'Intifada»



Campus: Pourquoi un jeune journaliste, père de famille, fait-il le choix de se confronter à une réalité aussi difficile?

► *Luis Lema*: Comme beaucoup, je ressentais un fort attrait pour Jérusalem. C'est là que se trouvent les racines d'une bonne moitié de l'humanité et que se cristallisent, depuis plus d'un demi-siècle, les tensions entre Juifs et Arabes. Lorsque nous avons fait ce choix ma femme et moi, la seconde Intifada ne s'était pas encore déclenchée. L'atmosphère était très différente de ce qu'elle est aujourd'hui et le poste de correspondant étranger ne semblait pas particulièrement exposé. Puis, quelques semaines après notre arrivée, la ville est devenue un véritable champ de bataille. J'ai dû me résoudre à emprunter casque et gilet pare-balles.

Et à adopter le comportement d'un reporter de guerre?

► Oui. On a l'habitude de dire que, dans ce genre de travail, le plus difficile c'est de traverser le front. Mais dans le conflit israélo-palestinien, le front est partout. La guerre est une composante supplémentaire du quotidien, si bien qu'on ne se sent jamais totalement en sécurité.

La société israélienne que vous décrivez semble particulièrement fermée...

► Pour s'en sortir, il faut connaître et respecter un certain nombre d'interdits dont vous pouvez tout ignorer en arrivant. C'est une société dans laquelle la vie n'est simple pour personne. Mais elle est encore plus compliquée lorsqu'on refuse de

choisir son camp. Les barrières entre les deux parties sont devenues tellement étanches que l'on est mal perçu quand on navigue d'un côté à l'autre comme l'exige le travail de journaliste. Dans cette guerre, il n'y a plus de place pour les observateurs.

Que contient votre livre que vous n'auriez pas pu écrire dans un quotidien?

► Dans ce conflit, les attitudes de tous les acteurs sont très stéréotypées. Cela vaut pour les Palestiniens comme pour les Israéliens, mais c'est aussi vrai pour les médias. A mon retour, j'ai eu le sentiment que ces limites m'avaient empêché d'aller jusqu'au bout de mon questionnement. Il m'a donc semblé intéressant de reprendre

aujourd'hui dictée par le flux de l'information. Un exemple: lors de l'opération «Rempart», qui visait au «nettoyage» par l'armée israélienne d'un des quartiers de la ville de Jénine, les médias se sont très vite concentrés sur la polémique concernant le nombre exact de victimes: 50 ou 54? Dans la presse du lendemain, c'est la seule question qui semblait compter.

Dans les deux camps, on a le sentiment d'être victime. Pourquoi?

► Pour ce qui est de l'Etat d'Israël, c'est une perception déjà ancienne. «A l'heure où le conflit s'achèvera, le plus difficile à pardonner ne sera pas le fait que les Palestiniens aient tué nos enfants, mais qu'ils nous aient

J'ai été stupéfait par l'ampleur des débats que mes articles pouvaient susciter

les choses en mettant en scène le journaliste qui, dans ce conflit, joue un rôle tout à fait surdimensionné.

C'est-à-dire?

► Jérusalem est la capitale du monde où il y a le plus de journalistes étrangers accrédités, après Washington. De part et d'autre, chacun a conscience que les médias sont un enjeu central et que l'appui de l'extérieur est une nécessité. Dans un tel contexte, chaque geste, chaque mot, chaque parole est matière à débat. Au point que l'évolution du conflit est

obligés à tuer les leurs», disait Golda Meir, premier ministre de 1969 à 1974. Cette phrase montre bien comment, à l'agression subie, s'ajoute celle d'être contraint de riposter.

Et du côté palestinien?

► A mon sens, la propension à se percevoir en tant que victime est tout aussi forte. Ce peuple a été chassé de ses terres, il vit sous assistance et, dans de larges proportions, à l'intérieur de camps souvent éloignés de la Palestine historique. Ceux que l'on appelle ici «kamikazes» ou «terroristes»



© OLIVIER VOGELSANG

contradiction, avec le risque supplémentaire de passer pour un traître.

Aux tensions sur place, s'ajoute un débat très passionné sous nos latitudes...

› J'ai été stupéfait par l'ampleur des débats que mes articles pouvaient susciter. Même en Suisse, ce conflit est entouré d'une énorme charge émotionnelle et certains articles dont le propos était tout à fait comparable à ce que l'on peut lire tous les jours dans la presse locale ont suscité ici une très vive hostilité. C'est assez inédit en politique internationale: généralement,

lorsqu'on sort du cadre purement local, les réactions sont à peu près nulles, ou alors elles se placent sur un niveau intellectuel et non strictement émotionnel.

Ce qui revient à refuser les règles du jeu journalistique...

› Oui, parce que les attentes vis-à-vis des médias sont totalement contradictoires. La demande d'informations est très forte, mais dans certains milieux proches de la «cause» israélienne, il n'y a de place que pour une seule forme de vérité. Et tous ceux qui sortent de la ligne sont suspectés de vouloir nuire à la pérennité de l'Etat israélien. En fin de compte, il me semble que cela trahi une manière de s'en prendre aux porteurs de mauvaises nouvelles plutôt qu'aux mauvaises nouvelles elles-mêmes. ■

Propos recueillis par Vincent Monnet

Luis Lema: Couvrir le désastre. Un regard sur l'Intifada, Labor et Fides, 183 p.



sont là-bas des «chaïd», c'est-à-dire des «martyrs». Et, dans nombre de statistiques palestiniennes, ils figurent dans la même colonne que les enfants tués par les soldats de Tsahal. C'est donc exactement la même logique qui est en marche. Il existe une sorte de mimétisme destructeur entre les deux camps, dont il sera très difficile de sortir.

La construction du fameux «mur» autour de la Cisjordanie ne compromet-elle pas toute chance de revenir un jour en arrière?

› Dans tous les cas, l'existence de cette barrière complique encore les choses. Jusqu'à maintenant, l'Etat israélien n'est jamais revenu en arrière sur ce genre de décision. Et ce mur est une réalisation tellement coûteuse et difficile à imposer qu'on ne voit pas pour quelle raison elle serait temporaire. Pour certains observateurs de l'ONU, c'est la transformation géostratégique la plus importante dans la région depuis la Guerre des Six jours. Ceci

dit, il n'est pas impossible que parmi ces deux peuples, on trouve bientôt des gens pour se mettre d'accord et surprendre le monde entier.

A vous lire, on a l'impression que, sur place, plus personne n'ose s'opposer à l'escalade de la violence...

› La société palestinienne est très clanique. Il est très compliqué pour un individu de sortir du rang, d'autant que le spectre d'une guerre civile est présent dans toutes les têtes. En face, ce qui est le plus frappant, c'est le mutisme des partis de gauche israéliens. Convaincus d'avoir été trahis par l'Autorité palestinienne, ils ont le sentiment d'avoir été floués suite aux Accords d'Oslo. Mais il y a également chez eux une réelle méconnaissance de la réalité de ce que vivent quotidiennement les Palestiniens. Enfin, il y a la peur. La crainte de descendre dans la rue pour manifester contre la guerre et de se retrouver face à un attentat ou à l'armée adverse. Et de se voir ainsi pris en pleine